Jack-Alain Léger

On en est là

ROMAN
(SORTE DE)

DENOËL

On en est là

DU MÊME AUTEUR

SOUS LE NOM DE MELMOTH :

Being, Christian Bourgois, 1969. Épuisé

SOUS LE NOM DE DASHIELL HEDAYAT :

Le Bleu le bleu, Christian Bourgois, 1971. Épuisé
Le Livre des morts-vivants, Christian Bourgois, 1972. Épuisé
Selva Oscura, Flammarion, 1974. Épuisé
Jeux d'intérieur au bord de l'océan, Christian Bourgois, 1979. Épuisé

SOUS LE NOM DE JACK-ALAIN LÉGER :

Mon Premier Amour, Grasset, 1973
Un ciel si fragile, Grasset, 1975. Folio Gallimard, 1989
Monsignore, Laffont, 1976. Épuisé
Capriccio, Laffont, 1978 Épuisé.
Nouvelle édition, Julliard, 1995
L'Heure du tigre, Laffont 1979. Épuisé. Nouvelle édition : La Table ronde, 1990. Intégralement pilonnée par l'éditeur
Monsignore II, Laffont, 1981. Épuisé
Ocean Boulevard, Flammarion, 1982
Autoportrait au loup, Flammarion, 1982
Pacific Palisades, Flammarion, 1984. Folio Gallimard, 1988
Wanderweg, Gallimard, 1986
Clips, inédit, 1988. Extraits parus dans *L'Infini* n° 22
Le Siècle des ténèbres, Orban, 1989. Édition intégralement pilonnée par l'éditeur. Nouvelle édition, Ancrage, 2000
Le Roman, Orban, 1991.
Édition intégralement pilonnée par l'éditeur
Les Souliers rouges de la duchesse, François Bourin, 1992.
Indisponible de fait
Richard Strauss, inédit, 1993
Le Duo du II, Bernard Dumerchez, 1993. Épuisé
Jacob Jacobi, Julliard, 1993. Pocket, 1995. Épuisé
Monsignore I & II, Julliard, 1994

(suite fin volume)

Jack-Alain Léger

On en est là

ROMAN
(SORTE DE)

DENOËL

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25436.4
B 25436.2

à

Moustafa

– c'est dire : L'Élu –

Avis

Ce livre est une œuvre de fiction. Les propos qui y sont tenus, tant sous forme de dialogues que de monologue intérieur, le sont par des personnages de roman. En cela nullement tenus ni au respect humain, ni à la vérité, ni à la bonne foi. L'auteur ayant le bonheur de vivre dans un siècle éclairé, et citoyen d'une république dont la constitution garantit la liberté d'expression, n'a pas jugé nécessaire de recourir au petit truc, prudent mais un rien hypocrite, dont usaient, en des temps plus obscurs et moins libres, un Molière, ou un Stendhal, et qui consistait à préciser entre parenthèses après les propos d'un de leurs personnages qui eussent pu passer pour scandaleux : *C'est un scélérat qui parle, C'est un faux dévot qui parle, C'est un républicain qui parle, C'est un envieux qui parle, C'est un athée...* Il va de soi que ce sont ici des républicains, des scélérats et des envieux qui parlent. Des inconscients, surtout. Sinon des fous.

Nota bene

En revanche, tout ce qui dans ce livre a été composé en petit corps gras est constitué de citations *sic* : messages publicitaires ou propos authentiquement tenus par des journalistes, des politiciens, des animateurs de l'audiovisuel, « et cetera » – comme ils disent tous désormais sans répit, à tout propos et hors de propos, faute de trouver le mot juste, faute de vocabulaire, faute de réflexion, faute de tout. On en est là.

L'auteur.

FARCE CONTINUELLE !
MON INNOCENCE ME FERAIT PLEURER.
LA VIE EST LA FARCE À MENER PAR TOUS.

Rimbaud

I

On en est là ?

« Chirac est mon produit d'appel... »

– *Cris, tambour, danse, danse, danse...*

Et transes, et youyous. Où ? En France, ici, ce soir. À la République. Ou sur TF 1. Une Afrique fantomatique. Un semblant de. Au cœur de ces ténèbres éclairées pour le direct, pailletées de pluie, et qui scintillent à l'écran : la nuit télévisuelle – nuit sans nuit, faux jour, pixels aux couleurs acides saturées, bleu gaz instable, blanc aveuglant, rouge vif virant au violine, lumière noire... Cette réalité. Ce semblant de. Comme en moi ce trouble sentiment du déjà vu... Mais quoi ?

Je sais quoi, oui, je me souviens, je revois ces images des actualités de mon enfance : de Gaulle en tournée dans nos anciennes colonies depuis peu décolonisées, les bains de foule, les cortèges, les revues et les parades indolentes, les défilés en rangs défaits, du tamtam pour la couleur locale, des calebasses et des bidons, les bals au son du balafon, et les négresses à turbans et boubous bariolés, leurs culs charnus moulés dans le portrait du Général.

– Vous vous rappelez? *La mission civilisatrice de la France! L'Indépendance dans l'interdépendance!* Pendant qu'à Paris, Papon ratonnait, qu'on torturait dans les commissariats, qu'on entendait ces hurlements, la nuit, quand on passait devant...

– *Sid el commissaire kirani madrour!*

Aux actualités, oui, je me souviens, ces fastes, ces festivités dérisoires, ces pauvres cérémonies parodiant des coutumes tribales, des rites ancestraux... La chienlit! mais une chienlit officielle, en l'honneur de notre président de la République. L'ambiance immanquablement qualifiée par le diseur, grandiloquent et nasillard, de bon enfant. Les commentaires, d'un racisme non moins bon enfant : ah! la maladresse mais la gentillesse de ces gens-là. Comme dans les journaux d'alors, ces clichés légendés de titres censés faire rire : Nouba à Tombouctou, Bamboula à Douala – ha ha! La réplique bon enfant des féroces reportages pseudoethnographiques qu'on trouvait dans la presse populaire avant guerre : Rouletabille chez les sauvages, ce genre. Dans *Paris-Match*, Bichon chez les Nègres. De quoi amuser le bon public bon enfant petit blanc.

Et ce soir, à la République?

– Idem, dis-je. La farce. Tchin!

Et Smaïl :

– La parodie d'une parodie.

Selon Hegel, l'Histoire se répéterait fatalement, les événements survenant toujours deux fois. Karl Marx

ajouta : la première fois comme tragédie, la seconde, en farce. D'abord Napoléon, puis Napoléon III – le Petit, Badinguet.

– Mais après la farce? Une farce d'après la farce, une farce de la farce? Farce au second degré, farce au carré, au cube... Farce continuelle, comme dans *Une saison en enfer*?

– Une parodie de parodie de parodie de... De quoi?

– *Une immense accumulation de spectacles...*

– Eh bien, nous y sommes! Mais c'est aussi que nous sommes sortis de l'Histoire-avec-un-grand-h.

– C'en est fini-n-i-ni.

– On ferme!

– Champagne?

Et donc, ce soir, à la République, en attendant le clou du spectacle, la venue chez nos peuplades républicaines de notre Grand Charles à nous : nouba ou bamboula, ou ce qu'on voudra, n'importe quoi, le houl, la foule, les tamtams, les bidons, on danse sous le grand drapeau francaoui, oui oui oui! qui claque au vent, on crie, on entonne une Marseillaise gnaoui, oui oui oui! on scande le nom de Chichi, on lance des ouili ouili ouili! on se peint le visage de bleu blanc rouge, on se drape dans des banderoles tricolores, ou des pays du Maghreb, ou du Mali!

Ce qu'on célèbre? La victoire de la démocratie. C'est dit. Par Poivre, le vrai, en chair et en os, ou son double en latex expansé, le guignol... Va savoir! Difficile de

deviner pour qui a un peu trop bu et n'a pas l'habitude de regarder la télé. Difficile pour moi, donc, ici, ce soir, chez mes amis.

– Si ce n'est pas lui, c'est bien imité.

– Si c'est lui, aussi.

On y croit. Il dit sa joie, on y croirait presque. Il prédit une soirée bon enfant... Mais oui.

– Tu l'as dit tu l'as!

– Et les...?

Poivre annonce leur arrivée imminente place de la République. Une question de minutes... Quelques secondes encore... Nos motards les précèdent et les suivent. Allez! les sirènes et les cornes de brume! plus fort, les gongs, les bendirs, les tambours, les bombardes! plus haut, la sono! Les voici enfin! Ils sont là! Ils entrent en scène.

– Père Ubu réélu! Mère Ubu qui salue!

– Des deux mains maintenant, Bernadette, vous avez vu?

La reine d'Angleterre, la reine d'Espagne, la reine des Belges, la reine des Kékés saluent de la seule main droite, mais notre première dame de France, des deux. D'un curieux geste lent, ménager, un peu gauche, comme pour passer un chiffon imaginaire sur une vitre qui la séparerait de nous, petites gens, ou, qui sait? effacer une tache qu'elle seule voit là, toujours, comme un reproche – Lady Macbeth mais d'un spectacle de patronage, godiche, jouant faux à chier, beaucoup trop

comme il faut pour incarner la complice sinon l'inspiratrice d'un tueur parvenu au pouvoir par la trahison.

Et lui, le Jacques ! ne lui manque que l'étui pénien du chef féticheur, la plume dans le cul et l'os dans le nez du roi élu. Élu à plus de 82 % ! Un score de crapule qui sans scrupule aucun aurait truqué le scrutin, un score de tyran assez cynique pour savoir se faire réélire indéfiniment désormais ! à vie ! Un score de pourri des pourris, grand bourreur d'urnes... Ah ! et des burnes, le vieux ! Résultat ? Un résultat ubuesque, de chef d'État africain.

– Pas de hasard, salopard ! Ton destin ! Ce n'est que justice ! Tu l'as mérité !

– Ubu roi président !

– L'action se passe en France, c'est-à-dire Nulle Part !

– Hourra ! Cornes-au-cul...

Ruse hégélienne de l'Histoire ! Le gugusse se voulait de Gaulle. En Général de carnaval, sous ce déguisement trop grand pour lui, le voici qui, ce soir, par un tour de magie imprévu, abracadabrantesque, se voit devoir échanger son sort contre celui d'un ridicule président fantoche trop massivement élu, un de ces dirigeants exotiques sans foi ni loi auxquels l'autre, le grand, aurait, glorieux et un rien méprisant, rendu visite, les bras en V.

– Il est le chef de la tribu dominante dans une république devenue quasi bananière... Ce n'est que justice.

Notre Charles à nous, notre charlatan, notre charlot, n'en prend pas moins alors, face à la foule, la pose

auguste, sévère, gaullienne, les bras en V. Chapeau, l'auguste ! On applaudit. Les clameurs redoublent, et les youyous.

MÈRE UBU
Tas d'Arabes, que vous faut-il ?

PÈRE UBU
se frappant le front
Oh ! j'ai une idée.

Chorus des mauvais esprits :

– Regardez-moi ce grand con gominé pour qui nous avons tous voté !

– *Le garant de la République !*

– Sic.

– Si c'est Poivre qui le dit...

– Chichi ! Le Pompidou de Pompidou, disait je ne sais plus qui.

Visiblement requinqué après, dit-on, un bref passage à vide au soir du premier tour de la présidentielle. Regonflé à bloc, pétant de testostérone, son sourire putain figé plus que jamais en cet éternel rictus, le sourire qu'arbore sa cire au musée Grévin. Plus que jamais sa pire caricature : de beauf, ce beauf ! Une vulgarité de vendeur à la sauvette, toujours la peur au ventre de se faire prendre sur le fait, mais toujours habilement surmontée, c'est là, du reste, sa seule vraie habileté, par le culot du camelot, du bonimenteur, du menteur de métier.

– Séraphin Lampion président!

Avec cela cependant, quelque chose du technocrate qu'il fut à l'origine et demeure au fond de soi. On ne sait quoi de creux, de pompeux, de pompidolien, qui lui vient sans doute de ses premières armes dans la carrière. D'une époque idéologiquement morne, qui eut pour unique idole la Modernité-avec-un-grand-M...

– La Merdonité, disait Michel Leiris.

D'une époque où primaient en matière de décor le mou, le beige, le feutré. Mais sous la feutrine, le béton.

L'air emprunté, Chichi, de qui n'a aucune pensée propre aux deux sens du mot, aucune idée originale, aucune morale non plus, et, somme toute, sous les trompeuses apparences de la personnalité politique, si peu de personnalité. L'hyperadaptabilité de ces malades mentaux que la psychanalyse winnicottienne nomme faux selfs. Une fausse personnalité. Un personnage, tout au plus : celui qu'il s'est fait au bluff. Une baudruche : du caoutchouc, du vent, la seule vertu du truc étant de rebondir à l'infini. Du toc, du pastiche, du postiche, Chichi! La platitude faite homme, le vide. Un personnage, plus rien d'une personne. Et, au fond, personne. Ça.

– Un produit d'appel... *Chirac est mon produit d'appel.* Je n'ai jamais oublié. C'était il y a, quoi? quatre, cinq ans, dans *Libé*, le portrait d'un jeune énarque du cabinet de Chichi... Denis, son nom. Son prénom? Jean-Quelque chose... Pierre, Paul, Jacques, peu importe.

– Pierre. Jean-Pierre Denis. Il était secrétaire général adjoint de l'Élysée...

– Voilà. Et donc on interroge le zig sur son parcours, sur ses ambitions, sur ses idées, s'il en a. Et le zig répond froidement qu'il considère le président de la République comme un simple produit d'appel, qu'il lui servira de produit d'appel pour sa carrière, Chirac : il lui fera deux lignes dans son cv, de quoi mieux négocier son prochain salaire dans le privé. Tel que!

– Et en effet, le zig est maintenant chez Mortendi, un des porteflingues et coton de J2M...

– Il vole dans son Falcon-con-con!

– Oh! Léger!

– On ne vit pas dans une société merveilleusement tolérante et pacifiée, comme le souhaite notre président de la République? Notre président de la République, le premier magistrat de France, se fait traiter de produit d'appel par le secrétaire général adjoint de la présidence de la République, lequel avoue cyniquement que le service de la France n'est pour lui qu'un plus dans son plan de carrière, que pour le reste, il n'en a rien à, et le zig ne se fait pas lourder sur l'heure! Le président de la République a si peu de dignité, pour lui comme pour nous, Français, qu'il représente –, si peu de dignité qu'il trouve tout à fait normal qu'on parle de lui comme d'un yaourt ou d'un rouleau de papier cul premier prix au supermarché... Et d'un marchepied.

– L'idéal du moi de ce truqueur!

– L'*Ichideal* de Chichi!
– Chichi la triche!
– Supermenteur!

Un tricheur maniaque : par défaut d'imagination, parce qu'il ne peut pas faire autrement. Pas de parole. Jamais. Mais moins par vice que futilité : on ne peut matériellement pas se souvenir de ce qu'on a promis sans y avoir réfléchi tant soit peu. Or, s'il donne sa parole, c'est pour le seul plaisir immédiat de plaire, de complaire, sans y penser, sans voir plus loin... Rien qui l'engage. Jamais. Une intelligence toute plastique, de pilier de café du commerce qui ne veut s'aliéner personne, et surtout pas celui qui pourrait lui payer un coup à boire. Prudent, indécis, toujours d'accord avec le dernier qui aura parlé, mais capable aussi de lui glisser sous les fesses un coussin péteur si l'enjeu auprès des autres habitués est de bien leur montrer, en sollicitant d'un gros clin d'œil et d'un rire gras leur connivence, qui est le chef, non mais! Pas le moindre principe, pas le moindre idéal. Et ce caractère buté du meneur de bande qui doute secrètement de sa virilité : est-ce bien moi qui ai la plus grosse? L'esprit du vestiaire. Le raisonnement court, strictement binaire (ou bien, ou bien), faute de savoir concevoir le douteux, le flou, le nuancé, le subtil, l'ambigu (ou bien, ou bien, ou bien encore, et encore...). Mais un penchant infantile à se vautrer dans le graveleux, le veule, le sale, le salace, le bas, la blague pipicaca... Un moi resté au stade anal.

– D'où le pouvoir pour le pouvoir.

– D'où la magouille pour la magouille, les valises de billets, l'argent, autrement dit la merde, au noir, l'affairisme obsessionnel.

– Et cette obsession, aussi, à parler de ses couilles, y compris aux femmes...

– À Thatcher, un jour, dans une conférence internationale, vous vous souvenez?

– Si Thatcher en est une, toutefois!

Y compris dans ses fonctions les plus officielles, quand il a l'honneur, comme il le proclame en aspirant hardiment, dans un hoquet, l'h du mot, en en nasalisant solennellement le double n, en en faisant exagérément sonner l'eur, de représenter la France.

– *Écoutez... Écoutez...*, se moque l'un de nous, bon imitateur d'un animal politique aux tics des plus faciles à imiter, du reste.

À preuve, nous reprenons tous ensemble, en riant :

– *Écoutez... Écoutez...*

La France! Rien que de l'entendre prononcer avec cette espèce de hennissement censé nous troubler en nous dévoilant quel étalon il est : *la France! les Françaises, les Français...* Sa diction, qui m'a toujours exaspéré. Diction de cuistre, qui confère un son creux, artificiel, à la parole, qui accentue à contretemps, bute sur chaque brève, intercale des césures indues entre deux longues, désarticule la phrase en décalant vicieusement la liaison d'un mot l'autre, anticipe sur le pro-

noncé de la consonne initiale du mot suivant, l'épelle, la fait sonner dès la finale du précédent – *laf... inald'e... hup'... récédent't...* –, comme pour nous donner à écouter combien il est fort en dictée, ce bon élève, le premier de la classe! quand, de fait, à son insu, il nous révèle surtout qu'il n'a strictement rien saisi du sens profond, mélodique, de la liaison en français ni de sa nécessité formelle, rien, donc, du génie de notre langue, de sa beauté propre, de sa musique et, soit dit en passant – mais on s'en doutait déjà, sachant qu'il professe une admiration sans bornes, et qui semble sincère, pour Boulez –, qu'il n'a pas d'oreille.

Est-ce, chez moi, hyperesthésie acoustique ou éthique, ou esthétique si, ce soir, je ne peux plus supporter, physiquement supporter sa voix claironnante, la suffisance de sa voix et ce qu'elle charrie de mensonges, de poncifs, de scories, de copeaux et de sciures des langues de bois successives que cet opportuniste a débité avec un égal aplomb, avec un culot de plomb, tout au long de sa longue carrière : néogaullisme, progressisme, colbertisme, réformisme, libéralisme, ultralibéralisme, antiaméricanisme, atlantisme, jacobinisme, fédéralisme, centralisme, centrisme, pompidolisme, populisme, racisme (tout fait ventre!), et travaillisme à la française (what ever it means!), et conservatisme (anything goes!)? Un verbe qui vibre à vide, sans nerf, sans fibre, sans suc, sans chair. Une rhétorique que son manque d'éducation et sa manducation heurtée moulinent en bouillie... Ce bouffon! ce bouffi! cette bouffissure!

Et, moi, cette bouffée délirante. Cet accès morbide mal contenu d'agressivité verbale dont je mesure pourtant les risques. Ce raptus angoissant comme tout ce qui peut me rappeler inconsciemment les épisodes maniaques de la maniacodépression dont je souffre depuis l'enfance : la phase euphorique, cet état, hélas toujours trop bref, où je me sens à tort ou à raison si inventif, si vif – état d'alerte, annonciateur sinistre de l'effondrement dépressif qui suivra fatalement, mais si jouissif aussi! Me saisit le démon joyeux de la haine... Le duende du flamenco, sel et ironie, brio, génie rieur et ailé qui s'empare de l'improvisateur, l'inspire, lui souffle à l'oreille sa verve, sa mauvaise foi amusée, l'art de jongler avec les mots, une certaine cruauté, une pensée au plus près, au plus juste, la flèche, la fusée, le jeu superficiel des assonances et allitérations mais pour révéler une vérité plus profonde et cachée, la rime intérieure, le rythme, qui est celui du cœur, le ton léger, arétin, de la satire, l'esprit que plus rien ne peut retenir et qu'encouragent à tenir la note les olés! les doigts qui claquent en mesure, les rires, comme les quatre ou cinq coupes de champagne rosé avalées d'affilée, la censure du surmoi sublimant en volutes de fumée bleue tandis que le joint passe de main en main, l'oubli, à saveur d'herbe, du lendemain, ce sentiment aigu du malaise dans la civilisation dont nous mesurons ce soir toute l'ampleur mais qui, un instant, se dissipe ici, la douceur insolite de cet instant, l'accord tacite, notre entente

entre camarades du S'hab-el-baroud, tous aussi déconnants que moi, aussi défoncés, et qui comme moi cherchent en ce soir du 5 mai 2002, dans la rage et l'ivresse, une parade à leur désarroi... Mieux vaut en rire, non? Se consoler ainsi.

– Si.

Partager, plaisir morose, une pieuse indignation, mais aussi, plaisir moins amer, l'aversion. Se montrer abjects, oui, mais gaiement abjects. Le sentiment d'impunité semble plus vif quand on s'excite ainsi les uns les autres à insulter le vainqueur, qu'on rivalise dans la bassesse et le ressentiment, qu'on se saoule à jouer les moralistes du zinc, les imprécateurs. La honte, ensuite, plus légère. Comme les suites d'un bon vin... Une soirée où on aura beaucoup bu, certes, mais aussi beaucoup ri.

– Chichi!

Et puis, quoi, abjects, et dans l'impunité, nous le serons toujours moins que ce voleur réélu, que ce corrompu qui échappe ainsi ce soir à toute poursuite judiciaire pour cinq ans de plus.

– Chichi!

Et puis, quoi, merdre! j'ai voté pour cet Ubu, moi aussi. J'ai acquis, de par ma chandelle verte et de par mon suffrage, le droit régalien du bouffon, le droit cruel de brocarder et huer celui qu'on sacre : celui auquel, à contrecœur, pressé par l'opinion – si on peut appeler opinion l'assentiment massif, totalitaire, des masses aux idées démocratiques toutes faites, produites en masse,

produits ordinaires d'une consommation de masse : du hors sol, fabriqué sous vide, en série, par l'industrie médiatique –, cédant, moi qui n'ai pas la télévision, aux injonctions écrites unanimes de la presse, j'ai fini par donner ma voix. Celui que j'ai fait roi, moi aussi. J'y aurai au moins gagné ce soir mon tour gratuit au jeu de massacre. Pour un peu, je lancerais sur le mariol je ne sais quoi, tiens ! ce coussin, je viserais bien l'écran avec, je le frapperais – j'ébauche le geste. J'en suis là.

– Chichi !

Au soir du premier tour, j'avais juré de m'abstenir au second :

– Voter Chichi ? Que tchi !

Mais peu à peu, la corne sur le front m'a poussé à moi aussi. Je me suis laissé rhinocéroser. Bon gré mal gré, je me suis soumis à ce formatage de l'esprit critique aux normes NF qui nous était présenté comme l'unique moyen de contrecarrer le FN – le seul frein à la lepénisation des mentalités quand elle en constitue la première cause ! L'idéologie des droits de l'homme pour résister au fascisme rampant alors qu'elle est une machine à fasciser en douceur, justement. La machine molle.

CHŒUR DES PALOTINS

oyez, voyez la machin' tourner,
Voyez, voyez la cervell' sauter...

La servitude volontaire, moteur de notre société, qui robotise l'individu à son insu, soumet sans bruit les plus rétifs à l'enrégimentement, sape les énergies, mine les envies humaines, trop humaines, de cruauté, de relativité, de désinvolture, de joie, noie sous des flots de moraline la moindre manifestation d'intelligence, de peur qu'elle ne soit, c'est le risque en effet, intelligence avec le Malin, détruit en nous tout libre arbitre, et tout désir. Le résultat d'un insidieux dressage qui n'a pas pour but d'amener le sujet à son autonomie mais de prolonger indéfiniment son infantilisation. L'aliénation par la niaiserie : l'enchantement publicitaire du monde, le réel mué en conte de fées. Mais à l'inverse, une assuétude à la terreur aussi, sans quoi il n'est pas d'asservissement réussi. L'horreur chez soi : l'accoutumance aux images sanglantes du journal télévisé, jour après jour – de quoi vous faire taire. Et l'obéissance aux seuls impératifs économiques du Marché, dont celui de produire une politique et une culture pour tous, allégées, faciles à consommer, jetables, fast! entièrement intériorisées, assimilées. La soumission à un ordre purement statistique : le bien, le vrai sont ce que pense la majorité – ce que vous disent que pense la majorité les statistiques. Ne soyez pas cet individu que le sondeur classe dans la catégorie des *Ne se prononce pas*, un élément lambda de ce sous-ensemble flou. Soyez transparent! Acquiescez à ce qui est dit! Donc à ce qui est. Vous l'avez voulu.